

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

***The Blair Witch Project* de Daniel Myrick et Eduardo Sanchez**

Charles-Stéphane Roy

Volume 18, numéro 2, automne-hiver 1999

URI : id.erudit.org/iderudit/2137ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, C. (1999). *The Blair Witch Project* de Daniel Myrick et Eduardo Sanchez. *Ciné-Bulles*, 18(2), 56-57.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

The Blair Witch Project

de Daniel Myrick
et Eduardo Sanchez

par Charles-Stéphane Roy

L'enthousiasme qu'a suscité la sortie du film **The Blair Witch Project** n'a pas tellement de quoi nous étonner. Après l'âge d'or du film d'horreur des années 50 et 60, l'apparition du *slasher* dans les années 70 et celui du *gore* dans les années 80, la dernière décennie aura été aussi décevante au chapitre du nombre de productions que dans l'innovation d'un genre qui semblait insinueusement se mordre la queue. À l'opposé des recyclages d'un Kevin Williamson (**Scream, I Know What You Did Last Summer**), le film des cinéastes Daniel Myrick et Eduardo Sanchez s'avère un retour aux sources du film d'épouvante (à nuancer du film «d'horreur») en tentant de remonter aux racines de la peur.

Il est rare que la genèse d'un film soit aussi intéressante et pertinente pour le spectateur que dans ce cas-ci — où il est presque l'une des conditions intrinsèques de son succès aux guichets — relativement à son résultat final. Réalisé avec des poussières (environ 40 000 dollars) par deux débutants, le film possède deux pendants indissociables et complémentaires, soit un site Internet (www.blairwitch.com) et un reportage de fiction sur la sorcière Blair, diffusé sur le réseau Discovery Channel aux États-Unis. Ces deux entités extra-filmiques renforcent le mythe — fictif, il va sans dire — de cette sorcière du XVII^e siècle, qui aurait enlevé des enfants d'un village du Maryland et qui, depuis, aurait été aperçue périodiquement, errant dans la forêt Black Hills près de Burkittsville. Un concept publicitaire qui a fait mouche en créant un engouement inespéré pour cette légende montée de toutes pièces.

Cette histoire à dormir debout nous est présentée également dans le film comme le sujet du documentaire que préparaient la réalisatrice Heather Donahue, assistée du caméraman Joshua Leonard et du preneur de son Michael Williams — acteurs qui, pour ajouter au réalisme de l'entreprise de Myrick et Sanchez, conservent dans le film leur propre nom. Armée de sacs de camping, d'une caméra 16 mm et d'une vidéo Super 8, l'équipe de tournage commence par recueillir les témoignages des habitants de Burkittsville (anciennement Blair) sur leur perception de la croquemitaine locale, pour se rendre ensuite sur les lieux maudits à la recherche d'indices qui leur permettraient de percer son mystère. C'est à ce moment précis que les documentaristes se (con)fondent avec le sujet de leur documentaire, que la caméra recentre son objectif non plus sur l'objet de la quête, mais sur la quête elle-même. L'expédition tourne rapidement au cauchemar alors que les trois camarades, perdus, commencent à tourner en rond, épuisent leurs vivres et, il va sans dire, leur optimisme. Les bruits étranges qui les réveillent à la tombée de la nuit, la découverte de divers symboles de rites païens (monticules de pierres, figures de bois suspendues aux arbres) disséminés autour du site intensifie leur peur de la sorcière, au sein d'une forêt qui semble de plus en plus hostile. Les dernières séquences de leur périple ne viennent que jeter une vague et ambivalente lumière sur les circonstances de leur disparition.

The Blair Witch Project

35 mm / coul. / 80 min /
1999 / fict. / États-Unis

Réal., scén. et mont.:

Daniel Myrick et Eduardo Sanchez

Image: Neal Fredericks

Son: Dana Meeks

Mus.: Tony Cora

Prod.: Robin Cowie

Dist.: Alliance

Int.: Heather Donahue,
Michael C. Williams,
Joshua Leonard



The Blair Witch Project

The Blair Witch Project s'annonce donc fictivement comme un montage de la pellicule retrouvée par les autorités un an après ces événements. Dans les faits, les cinéastes Myrick et Sanchez, à partir d'un canevas souple, ont laissé leurs trois acteurs filmer leurs improvisations seuls en forêt, et ce n'est qu'à leur retour qu'ils construisent leur récit à partir des 200 heures de matériel recueilli. Mais cette méthode inusitée comporte un revers indéniable: le piège de l'ardeur déployée à convaincre le spectateur d'entrée de jeu que ce qu'il voit s'est réellement déroulé provoque l'effet contraire... en ce sens qu'il est difficile de comprendre comment le premier réflexe d'un être terrorisé en pleine nuit puisse consister à se saisir d'une caméra pour filmer le cauchemar... Le caractère latent des informations sur la mythologie Blair empêche également de saisir toute l'ampleur de l'angoisse qu'éprouvent Heather, Josh et Michael, même si l'ambiguïté volontaire de la séquence finale suggère qu'ils n'ont peut-être été victimes que de leurs appréhensions... et qu'ils seraient donc littéralement morts de peur. Les cinéastes, sans l'apport d'aucun effet spécial, utilisent par contre avec intelligence toutes les ressources qu'offre le hors-champ et démontrent que la peur la plus profonde surgit souvent de ce qui ne se voit pas... ou tout simplement de ce qui n'existe pas. ■

The Muse

d'Albert Brooks

par Charles-Stéphane Roy

Après la surenchère estivale de films américains à numéros et sans imagination arrive incidemment une comédie portant sur la perte d'inspiration. Galvanisé par une distribution toutes étoiles et par de mordants dialogues, l'acteur et cinéaste Albert Brooks retrouve sa touche scénaristique avec l'histoire d'un type qui a perdu la sienne. Mais son film n'amuse qu'à moitié...

Brooks y incarne Steven Philips, un scénariste hollywoodien qui, au lendemain d'un gala au cours duquel il a récolté un prix pour l'ensemble de sa carrière, voit son dernier scénario refusé par un jeune directeur qui remet en cause sa compétence au sein de la profession. Paniqué par ce désaveu, Philips sollicite l'aide de son ami Jack Warrick (Jeff Bridges), qui lui suggère l'aide de Sarah (Sharon Stone), une authentique Muse ayant délaissé le Parnasse olympien en faveur des villas cossues de Los Angeles. Un marché se conclut rapidement entre l'écrivain et la prétendue descendante de Thalie, pacte comportant des clauses menant jusqu'à l'intrusion complète de Sarah dans la vie privée de Steven et de sa femme Laura (Andie MacDowell). Devenu l'esclave des moindres caprices de cette Muse nouveau genre, le scénariste ne retrouvera son inspiration qu'au prix de multiples sacrifices, il comprendra ainsi que l'intervention divine s'achète parfois à fort prix...

À l'instar de **Mother** ou **Defending Your Life**, Albert Brooks utilise les croyances sociales et les mythes populaires pour exposer puis dérégler ceux qui, concrètement, régissent la vie de l'Américain moyen. C'est ainsi que l'objet de son dernier film devient moins la reconquête de la créativité que la désillusion face à un système dont la valeur cardinale semble se résumer à la performance professionnelle, performance à laquelle le héros sacrifiera une partie de son foyer et de sa raison. En ce sens, Brooks trace dès le début une frontière entre l'homme humanitaire, qu'il définit comme «quelqu'un qui n'a jamais gagné d'Oscar», et l'homme performatif, condamné à voir la somme de ses succès anéantie par le moindre échec. C'est dans ce contexte que Philips, piqué dans son orgueil puis gagné par la peur de tout perdre, conclut une entente aux apparences faustiennes avec Sarah sur l'autel de la notoriété.

Il demeure intéressant de constater alors que si plusieurs hommes éprouvent une angoisse d'impuissance sexuelle au début de la cinquantaine, Philips déplace ce tourment sur son potentiel créatif. La Muse intervient à la manière d'une thérapeute en investissant son territoire intime plus que son imaginaire, afin de susciter une réflexion dérogeant par le fait

The Muse

35 mm / coul. / 97 min /
1999 / fict. / États-Unis

Réal.: Albert Brooks

Scén.: Albert Brooks
et Monica Johnson

Image: Thomas E. Ackerman

Son: Miron Nettinga

Mus.: Elton John

Mont.: Peter Teschner

Prod.: Barry Berg et
Herb Nanas

Dist.: Alliance

Int.: Albert Brooks, Sharon
Stone, Andie MacDowell,
Jeff Bridges